



L'enquête sur l'administration du département de la guerre.

Washington, 4 octobre.—La commission d'enquête sur l'administration du département de la guerre...

Le général Wheeler a dit le témoin, mérite des éloges pour le zèle qu'il a montré à cet égard.

Le général Wheeler a dit que la prise de la flotte de Cervera était le but de la campagne.

Il n'y avait pas de raison pour que les Espagnols ne tentassent pas une sortie de Santiago, et il a demandé au général Toral pour quels raisons il n'avait pas attaqué les Américains.

Le commandant espagnol a répondu que ses soldats avaient les pieds malades.

Et cependant le général Wheeler ne peut pas accepter cette explication, attendu que les soldats espagnols n'avaient pas mal aux pieds.

Il croit plutôt que le commandant espagnol n'était pas en mesure de faire face aux Américains en rase campagne.

Parlant du plan de campagne, le général a dit qu'il ne croyait pas que l'on put en adopter un meilleur.

On a aussi proféré des plaintes contre le Département médical. Mais aucune n'était sérieuse.

En certaines occasions, on a manqué de chirurgiens; il n'y en avait pas assez; suivant lui, les blessés ont été très bien soignés.

Après le combat du 1er juillet, les blessés ont été tous enlevés du champ de bataille, la nuit même.

Quant à Tampa, le lieu n'avait été choisi, comme camp, qu'en attendant le départ pour la Havane.

En ce qui concerne les approvisionnements qui étaient apportés par des transports, il n'en avait pas le contrôle; mais il affirme que les provisions n'ont jamais manqué; elles ont toujours été abondantes.

Il n'y a que deux régiments qui se soient trouvés à court de provisions. Ils ont immédiatement téléphoné et les provisions sont arrivées. Ce retard était dû à un accident.

Les troupes se sont trouvées tour à tour exposées au soleil, à l'eau, à la pluie. C'est ce qui occasionne tant de maladies. On a accusé à tort les cubains, les natifs, de voler les provisions.

C'est une injustice. Les malheureux étaient privés de tout. Ils ne sont pas à blâmer d'avoir essayé de sortir de leur excès de misère.

En général, les provisions n'ont jamais manqué et s'il y a eu des plaintes, elles ne sont pas venues des troupes. Elles se sont admirablement conduites et elles n'étaient pas d'humeur à passer leur temps en plaintes stériles.

Il a remarqué que les Réguliers étaient plus actifs et plus habiles à se suffire à eux-mêmes que les Voltairiens, excepté, toutefois, ceux de la cavalerie, qui étaient des hommes de l'Ouest et fertiles en expédients.

S'il y a eu tant de maladies, après la capitulation de Santiago, il faut attribuer au climat, et surtout à ce que les troupes étaient constamment exposées au soleil et à la pluie.

Le colonel Roosevelt a été interrogé ensuite.

La Grève des Mineurs à Pana. Pana, Ill., 4 octobre.—Sur le B. et Ohio S. W., étaient partis de cette ville deux wagons, que les hommes du train avaient ordre de laisser à Cowden, où la ligne Clover Leaf traverse le Baltimore et Ohio.

Les mineurs crurent d'abord que ces wagons devaient amener d'autres troupes du sud, à Pana, pour prendre leur place.

Un mouvement avait commencé pour intercepter le train. Mais, plus tard, ils se sont aperçus que ce n'était qu'une ruse de la police pour les pousser à faire une nouvelle démonstration.

De cette façon, on pouvait mettre la main sur toute la bande des Unionistes. Aussi, au moment où ils allaient partir, regardèrent-ils l'or-

bre de cette passion pleine de mystère. La femme aimée de Paul devait habiter Paris ou les environs, car c'était sûrement quand il venait à Paris que l'officier la voyait.

A Lunéville, sa vie était régulière, sans ombre... n'était qu'il restait plus longtemps que ses camarades à se promener seul sous le ciel étoilé, dans le parc splendide qui déroule ses verdure devant le château de l'ancien roi de Pologne.

Il passait là quelquefois des soirées entières, sans doute à penser à elle, les yeux perdus dans le lointain vaporeux où pour lui brillait son image. On entendait, dans la nuit, le cliquetis régulier de son sabre qui de temps en temps heurtait le sol ou battait ses pieds.

Aucun de ses camarades, quand on le voyait ainsi n'osait venir le distraire. On se disait: Paul est dans ses rêves, et on le laissait. La comtesse savait tout cela. Et tout ce qu'elle avait appris de cet amour qui paraissait absorber à ce point le jeune officier avait encore irrité la passion qui semblait naître et se développer en elle pour ce rebelle, le seul peut-être qui fût resté froid sous la chaleur de ses regards.

Quant Paul eut quitté le régiment et habita Paris, elle ne désespéra plus d'en triompher. Elle aurait mille occasions... elle ferait naître au besoin ces occasions... de se trouver avec lui, car il fréquentait le même

quelques cas, et dans ces cas l'insuffisance n'a été que temporaire. Le général Snafter, a dit le témoin, mérite des éloges pour le zèle qu'il a montré à cet égard.

Il s'est voué à cette tâche et je pense qu'il n'est pas douteux qu'il ait réussi. Nous employons des mulets de charge et il y eut comparativement peu de souffrances causées par l'insuffisance des approvisionnements.

En réponse à une question le général Wheeler a dit que la prise de la flotte de Cervera était le but de la campagne.

Il n'y avait pas de raison pour que les Espagnols ne tentassent pas une sortie de Santiago, et il a demandé au général Toral pour quels raisons il n'avait pas attaqué les Américains.

Le commandant espagnol a répondu que ses soldats avaient les pieds malades.

Et cependant le général Wheeler ne peut pas accepter cette explication, attendu que les soldats espagnols n'avaient pas mal aux pieds.

Il croit plutôt que le commandant espagnol n'était pas en mesure de faire face aux Américains en rase campagne.

Parlant du plan de campagne, le général a dit qu'il ne croyait pas que l'on put en adopter un meilleur.

On a aussi proféré des plaintes contre le Département médical. Mais aucune n'était sérieuse.

En certaines occasions, on a manqué de chirurgiens; il n'y en avait pas assez; suivant lui, les blessés ont été très bien soignés.

Après le combat du 1er juillet, les blessés ont été tous enlevés du champ de bataille, la nuit même.

Quant à Tampa, le lieu n'avait été choisi, comme camp, qu'en attendant le départ pour la Havane.

En ce qui concerne les approvisionnements qui étaient apportés par des transports, il n'en avait pas le contrôle; mais il affirme que les provisions n'ont jamais manqué; elles ont toujours été abondantes.

Il n'y a que deux régiments qui se soient trouvés à court de provisions. Ils ont immédiatement téléphoné et les provisions sont arrivées. Ce retard était dû à un accident.

Les troupes se sont trouvées tour à tour exposées au soleil, à l'eau, à la pluie. C'est ce qui occasionne tant de maladies. On a accusé à tort les cubains, les natifs, de voler les provisions.

C'est une injustice. Les malheureux étaient privés de tout. Ils ne sont pas à blâmer d'avoir essayé de sortir de leur excès de misère.

En général, les provisions n'ont jamais manqué et s'il y a eu des plaintes, elles ne sont pas venues des troupes. Elles se sont admirablement conduites et elles n'étaient pas d'humeur à passer leur temps en plaintes stériles.

Il a remarqué que les Réguliers étaient plus actifs et plus habiles à se suffire à eux-mêmes que les Voltairiens, excepté, toutefois, ceux de la cavalerie, qui étaient des hommes de l'Ouest et fertiles en expédients.

S'il y a eu tant de maladies, après la capitulation de Santiago, il faut attribuer au climat, et surtout à ce que les troupes étaient constamment exposées au soleil et à la pluie.

Le colonel Roosevelt a été interrogé ensuite.

La Grève des Mineurs à Pana. Pana, Ill., 4 octobre.—Sur le B. et Ohio S. W., étaient partis de cette ville deux wagons, que les hommes du train avaient ordre de laisser à Cowden, où la ligne Clover Leaf traverse le Baltimore et Ohio.

Les mineurs crurent d'abord que ces wagons devaient amener d'autres troupes du sud, à Pana, pour prendre leur place.

Un mouvement avait commencé pour intercepter le train. Mais, plus tard, ils se sont aperçus que ce n'était qu'une ruse de la police pour les pousser à faire une nouvelle démonstration.

De cette façon, on pouvait mettre la main sur toute la bande des Unionistes. Aussi, au moment où ils allaient partir, regardèrent-ils l'or-



JOSEPH WHEELER. Major général de Cavalerie.

Le général Wheeler est le premier témoin entendu par la commission d'enquête sur l'administration du département de la guerre. Sa déposition a fait sensation hier à Washington.

dre de leurs chefs de rester chez eux. Le shérif du comté de Shelby est arrivé pour faire une enquête sur l'affaire de vendredi dernier.

On pense qu'il y aura des arrestations. Les députés ont tiré plusieurs coups de feu, hier soir. Le commandant de la milice, capitaine Craig, a immédiatement conduit ses hommes à la mine. A leur arrivée, les députés ont constaté que la mine avait été attaquée à coups de pierres.

Les soldats se sont divisés en escouades et ont fait des recherches; mais ils n'ont trouvé aucun mineur dans le voisinage. Des agents sont partis, aujourd'hui, pour l'Alabama, escortés par des députés armés.

On s'attend à voir arriver de Birmingham 500 nègres, avant la fin de la semaine.

Un bal a suivi le banquet.

Banquet et Bal. Newport News, Virginie, 4 octobre.—A quatre heures, après le lancement de l'illinois, un grand banquet a été offert aux invités. Il y avait six cents couverts.

DERNIERE HEURE. En conférence avec le général Merritt. Paris, France, 4 octobre.—La matinée était froide et désagréable, mais favorable au travail d'intérieur, ce dont les commissaires américains ne manquent pas.

La fièvre jaune au Mexique. Austin, Texas, 4 octobre.—Des informations du Mexique établissant que la fièvre jaune se propage au lieu de diminuer et que le nombre de nouveaux cas augmente chaque jour sont arrivées aujourd'hui au bureau d'hygiène de l'Etat du Texas.

Au Camp Poland. Camp Poland, Knoxville, Tennessee, 4 octobre.—Une avis reçu de Washington cette après-midi à Knoxville annonce que les troupes installées au Camp Poland seront probablement transférées à Atlanta, à cause d'une différence climatique favorable pendant l'hiver.

Un secours d'une ville en détresse. Havane, 4 octobre.—Le colonel Clous, secrétaire de la commission américaine d'évacuation, s'est entendu avec le général Parra do, de la commission cubaine, pour avoir une réunion des deux commissions demain.

Interview du général Cerrero y Saenz. Paris, France, 4 octobre.—La Patrie publie le compte-rendu d'une interview du général Rafael Cerrero y Saenz, de la commission de paix espagnole.

La révision du procès Dreyfus. Paris, France, 5 octobre.—On annonce semi-officiellement que M. Mauau, procureur général, a été envoyé à la cour de cassation un rapport qui conclut à une révision du procès Dreyfus.

Les commissaires de Paix à l'Elysée. Paris, France, 4 octobre.—Le général Horace Porter, ambassadeur des Etats-Unis à Paris, donnera demain soir un dîner en l'honneur des commissaires américains.

Les commissaires espagnols ont été reçus à quatre heures de l'après-midi par le président Faure au palais de l'Elysée.

A quatre heures 45, immédiatement après la réception des commissaires espagnols, les commissaires américains ont été reçus par le président Faure.

Le général Faure, entouré des membres de sa maison officielle, a reçu le général Porter qui lui a présenté le juge Day et les membres de la commission américaine.

Le juge Day a alors remis à M. Faure une dépêche du président McKinley. Cette dépêche porte la date du 13 septembre, est adressée à Son Excellence M. Faure, Président de la République de France, et est signée McKinley, Président des Etats-Unis.

A cette occasion, quand les commissions des Etats-Unis et de l'Espagne sont sur le point de se réunir dans la capitale de la France pour négocier la paix, et quand les représentants de ce gouvernement reçoivent l'hospitalité de la république, je prends la liberté de vous adresser mes amicales salutations et de vous donner l'assurance de mon appréciation reconnaissante envers les commissaires américains.

En réponse le président Faure a courtoisement dit qu'il appréciait les sentiments exprimés par M. McKinley et a déclaré qu'il les partageait.

Le président Faure a dit que tout serait fait pour assurer le confort des commissaires et il a conclu ainsi:

Comme le nom de Lafayette est cher à nos Etats-Unis le nom de Washington est vénéré en France. Le Président a alors ajouté qu'il allait immédiatement transmettre au président McKinley, directeur, la réponse à son cordial message.

M. Faure a envoyé la réponse suivante au président McKinley: C'est avec grand plaisir que j'ai reçu les plénipotentiaires américains à la commission de paix hispano-américaine. Au cours de l'audience M. Day a lu le télégramme que vous m'avez si gracieusement envoyé. Je suis très touché des sentiments que Votre Excellence a bien voulu exprimer, et je vous en remercie sincèrement.

J'espère que les commissaires américains conserveront un bon souvenir de leur séjour à Paris, que j'essaierai de leur rendre agréable, et j'espère sincèrement une heureuse fin aux travaux pacifiques de la commission.

Interview du général Cerrero y Saenz. Paris, France, 4 octobre.—La Patrie publie le compte-rendu d'une interview du général Rafael Cerrero y Saenz, de la commission de paix espagnole.

D'après le journal le général espagnol aurait fait les remarques suivantes: «La paix entre l'Espagne et les Etats-Unis compliquera toutes les questions de l'Orient. Le jour où les préliminaires seront signés le premier chapitre de la nouvelle histoire de l'Europe commencera, car les Etats-Unis joueront dès lors un rôle prépondérant dans les événements dont les diverses parties du monde seront le théâtre.

On a prétendu que l'Espagne désirait la guerre, ou, tout au moins, y être entraînée. C'est une erreur, puisque les Etats-Unis ont longtemps convoité nos colonies. Ils ont introduit les idées séparatistes et autonomes dans l'île de Cuba, idées qui n'étaient pas partagées par la majorité des habitants de l'île. Des influences de tous genres ont été mises en jeu pour causer des soulèvements, et il en est résulté une guerre dont les conséquences nous sont si préjudiciables et peuvent affecter tous les intérêts européens.

De leur côté les Américains du nord sont obligés de créer immédiatement les forces navales exigées par la situation qu'ils ont créée. Plus les Etats-Unis seront forts, plus leur amitié sera recherchée et plus leur rivalité sera crainte par toutes les nations européennes.

Regardez en Extrême-Orient, où la France, la Russie, l'Allemagne et l'Angleterre sont de puissantes rivales. Si les Américains s'installent aux Philippines l'état de choses sera considérablement modifié, et ils n'hésiteront pas à rechercher l'amitié du Japon et de l'Angleterre au détriment de toutes les autres nations. L'Améri-

que se trouvera dans une situation vraiment privilégiée, mais le rôle de la diplomatie sera proportionnellement plus difficile.

Le transport Otdam en feu. Santiago de Cuba, 5 octobre.—Le transport des Etats-Unis Otdam, parti dimanche, est revenu avec ses soutes en feu.

On s'est aperçu, hier matin, de l'incendie. On a immédiatement inondé les soutes d'eau, et l'on en a enlevé les munitions qui étaient considérables. Tout le monde, officiers et soldats, s'est mis au travail pour éteindre les flammes.

Le chirurgien-major Seaman a dit que tout était bien à bord.

Le futur gouvernement des îles Hawaii. Honolulu, 24 septembre.—Voici, d'après le "Star d'Hawaii", la forme de gouvernement adoptée par la Commission Congressionnelle pour les îles Hawaii:

Elles porteront le titre de territoire d'Hawaii et auront droit à un représentant au Congrès.

Le Président nommera un gouverneur aux appointements de \$5,000 ou \$6,000.

Les îles Hawaii auront une législature. Ses lois seront soumises à l'approbation du Congrès. La question de citoyenneté sera réglée par le Département d'Etat.

Suite dépêches 3me page.

La révision du procès Dreyfus. Paris, France, 5 octobre.—On annonce semi-officiellement que M. Mauau, procureur général, a été envoyé à la cour de cassation un rapport qui conclut à une révision du procès Dreyfus.

Les commissaires de Paix à l'Elysée. Paris, France, 4 octobre.—Le général Horace Porter, ambassadeur des Etats-Unis à Paris, donnera demain soir un dîner en l'honneur des commissaires américains.

Les commissaires espagnols ont été reçus à quatre heures de l'après-midi par le président Faure au palais de l'Elysée.

A quatre heures 45, immédiatement après la réception des commissaires espagnols, les commissaires américains ont été reçus par le président Faure.

Le général Faure, entouré des membres de sa maison officielle, a reçu le général Porter qui lui a présenté le juge Day et les membres de la commission américaine.

Le juge Day a alors remis à M. Faure une dépêche du président McKinley. Cette dépêche porte la date du 13 septembre, est adressée à Son Excellence M. Faure, Président de la République de France, et est signée McKinley, Président des Etats-Unis.

A cette occasion, quand les commissions des Etats-Unis et de l'Espagne sont sur le point de se réunir dans la capitale de la France pour négocier la paix, et quand les représentants de ce gouvernement reçoivent l'hospitalité de la république, je prends la liberté de vous adresser mes amicales salutations et de vous donner l'assurance de mon appréciation reconnaissante envers les commissaires américains.

En réponse le président Faure a courtoisement dit qu'il appréciait les sentiments exprimés par M. McKinley et a déclaré qu'il les partageait.

Le président Faure a dit que tout serait fait pour assurer le confort des commissaires et il a conclu ainsi:

Comme le nom de Lafayette est cher à nos Etats-Unis le nom de Washington est vénéré en France. Le Président a alors ajouté qu'il allait immédiatement transmettre au président McKinley, directeur, la réponse à son cordial message.

M. Faure a envoyé la réponse suivante au président McKinley: C'est avec grand plaisir que j'ai reçu les plénipotentiaires américains à la commission de paix hispano-américaine. Au cours de l'audience M. Day a lu le télégramme que vous m'avez si gracieusement envoyé. Je suis très touché des sentiments que Votre Excellence a bien voulu exprimer, et je vous en remercie sincèrement.

J'espère que les commissaires américains conserveront un bon souvenir de leur séjour à Paris, que j'essaierai de leur rendre agréable, et j'espère sincèrement une heureuse fin aux travaux pacifiques de la commission.

Interview du général Cerrero y Saenz. Paris, France, 4 octobre.—La Patrie publie le compte-rendu d'une interview du général Rafael Cerrero y Saenz, de la commission de paix espagnole.

D'après le journal le général espagnol aurait fait les remarques suivantes: «La paix entre l'Espagne et les Etats-Unis compliquera toutes les questions de l'Orient. Le jour où les préliminaires seront signés le premier chapitre de la nouvelle histoire de l'Europe commencera, car les Etats-Unis joueront dès lors un rôle prépondérant dans les événements dont les diverses parties du monde seront le théâtre.

On a prétendu que l'Espagne désirait la guerre, ou, tout au moins, y être entraînée. C'est une erreur, puisque les Etats-Unis ont longtemps convoité nos colonies. Ils ont introduit les idées séparatistes et autonomes dans l'île de Cuba, idées qui n'étaient pas partagées par la majorité des habitants de l'île. Des influences de tous genres ont été mises en jeu pour causer des soulèvements, et il en est résulté une guerre dont les conséquences nous sont si préjudiciables et peuvent affecter tous les intérêts européens.

De leur côté les Américains du nord sont obligés de créer immédiatement les forces navales exigées par la situation qu'ils ont créée. Plus les Etats-Unis seront forts, plus leur amitié sera recherchée et plus leur rivalité sera crainte par toutes les nations européennes.

Regardez en Extrême-Orient, où la France, la Russie, l'Allemagne et l'Angleterre sont de puissantes rivales. Si les Américains s'installent aux Philippines l'état de choses sera considérablement modifié, et ils n'hésiteront pas à rechercher l'amitié du Japon et de l'Angleterre au détriment de toutes les autres nations. L'Améri-

que se trouvera dans une situation vraiment privilégiée, mais le rôle de la diplomatie sera proportionnellement plus difficile.

Le transport Otdam en feu. Santiago de Cuba, 5 octobre.—Le transport des Etats-Unis Otdam, parti dimanche, est revenu avec ses soutes en feu.

On s'est aperçu, hier matin, de l'incendie. On a immédiatement inondé les soutes d'eau, et l'on en a enlevé les munitions qui étaient considérables. Tout le monde, officiers et soldats, s'est mis au travail pour éteindre les flammes.

Le chirurgien-major Seaman a dit que tout était bien à bord.

Le futur gouvernement des îles Hawaii. Honolulu, 24 septembre.—Voici, d'après le "Star d'Hawaii", la forme de gouvernement adoptée par la Commission Congressionnelle pour les îles Hawaii:

Elles porteront le titre de territoire d'Hawaii et auront droit à un représentant au Congrès.

Le Président nommera un gouverneur aux appointements de \$5,000 ou \$6,000.

Les îles Hawaii auront une législature. Ses lois seront soumises à l'approbation du Congrès. La question de citoyenneté sera réglée par le Département d'Etat.

Suite dépêches 3me page.

Feuilleton

DE L'Abelle de la N. O.

Le 6 Commencé le 29 sept 1893

L'AMOUR VAINQUEUR.

PAR JULES DE GASTYNE.

PREMIERE PARTIE.

Le poignard au manche d'ivoire.

Suite.

Elle avait appris, en effet, que le jeune homme paraissait

possédé tout entier par une passion secrète qui l'empêchait de rien voir autour de lui; mais malgré tous ses efforts, tous les sacrifices d'argent même qu'elle avait faits, elle n'avait pu savoir quelle était la femme objet de cet amour si discret et si entier.

Ce mystère planant sur la vie du brillant officier avait rendu la conquête de celui-ci plus précieuse encore à la jeune femme, et il n'est rien qu'elle ne fût à partir de ce moment pour se rapprocher de lui et attirer sur elle son attention.

Elle n'y parvint pas, tant que Paul de Lagarde resta au régiment. Le jeune homme ne passait, en effet, que quelques heures à Paris, et ces heures étaient employées tout entières, soit à se rapprocher de l'inconnue qui semblait maîtresse de toutes ses pensées, soit à penser à elle.

Rien ne pouvait le distraire de ce rêve. Etait-ce une jeune fille? La comtesse l'ignorait, et sa curiosité, vivement surexcitée, augmentait encore son désir.

Une chose certaine, Paul la voyait, rarement, et devait prendre de grandes précautions pour se rendre près d'elle. Il disparaissait parfois des nuits entières sans qu'on sût de quel côté il se dirigeait, tellement il cachait avec soin ses démarches.

Sa mère, avec laquelle il vivait, connaissait ses sorties secrètes et s'en désolait sans pouvoir y remédier, redoutant elle ne savait quels périls tapis dans l'om-

bre de cette passion pleine de mystère. La femme aimée de Paul devait habiter Paris ou les environs, car c'était sûrement quand il venait à Paris que l'officier la voyait.

A Lunéville, sa vie était régulière, sans ombre... n'était qu'il restait plus longtemps que ses camarades à se promener seul sous le ciel étoilé, dans le parc splendide qui déroule ses verdure devant le château de l'ancien roi de Pologne.

Il passait là quelquefois des soirées entières, sans doute à penser à elle, les yeux perdus dans le lointain vaporeux où pour lui brillait son image. On entendait, dans la nuit, le cliquetis régulier de son sabre qui de temps en temps heurtait le sol ou battait ses pieds.

Aucun de ses camarades, quand on le voyait ainsi n'osait venir le distraire. On se disait: Paul est dans ses rêves, et on le laissait. La comtesse savait tout cela. Et tout ce qu'elle avait appris de cet amour qui paraissait absorber à ce point le jeune officier avait encore irrité la passion qui semblait naître et se développer en elle pour ce rebelle, le seul peut-être qui fût resté froid sous la chaleur de ses regards.

Quant Paul eut quitté le régiment et habita Paris, elle ne désespéra plus d'en triompher. Elle aurait mille occasions... elle ferait naître au besoin ces occasions... de se trouver avec lui, car il fréquentait le même

monde élégant. Ils pourraient se voir à l'Opéra, aux Français, aux courses, aux premières représentations, et l'autre n'y paraîtrait pas, l'Italienne en était persuadée, car aucun regard, aucun mouvement de Paul n'avait à l'œil exercé d'une rivale décelé sa présence.

La femme aimée de Paul menait sans doute une vie retirée dans quelque château situé aux portes de Paris. Peut-être était-ce une femme de condition médiocre à qui étaient interdits les endroits où le luxe s'étale, ou peut-être avait-elle peur, en se montrant, de se trahir, de laisser pénétrer le mystère qui l'enveloppait... Quoi qu'il en fût, à partir du jour où Paul de Lagarde, redevenu simple citoyen, resta à Paris, la comtesse commença à faire sérieusement le siège de son cœur.

A chaque pas qu'il faisait dans les lieux où les mondains s'assemblent, Paul trouvait devant lui la comtesse Olivier, éblouissante, caquetant, s'étalant, parée et brillante, avec sa beauté souveraine, tentant d'attirer sur elle les regards du seul homme auquel elle attachât quelque prix. C'est à peine si Paul l'avait vue et s'était informé d'elle. On lui avait dit: C'est une Italienne... On la nomme la comtesse Olivier. Jeune femme ou jeune fille; on ne sait pas au juste. Riche. Parait chercher un mari... Tels sont les renseignements vagues

qu'on lui avait donnés, qu'il avait écoutés d'une oreille distraite et auxquels il n'avait plus pensé. Les choses entre Paul et la comtesse étaient dans cet état quand un jour, à la Marche, se produisit un incident qui éclaira tout à fait Paul sur les sentiments de l'Italienne à son égard, et qui l'éloigna d'elle à jamais au lieu de l'en rapprocher.

On connaît ce champ de courses de la Marche, un des plus coquets des environs de Paris avec ses gazons accidentés et fleuris, les bonnets de verdure qui lui font une ceinture d'ombre... et sa petite rivière qui serpente sous les nénuphars, dans un lit de marguerites et de boutons d'or. Les réunions y sont fort suivies, surtout du public élégant. Il y a des courses de gentlemen qui attirent toute la fine fleur du monde des clubs. Les mondains semblent l'effectionner tout particulièrement. Dans une de ces journées select, Paul de Lagarde devait piloter un cheval qui était devenu rapidement favori, quand on avait su qu'il avait la monte de l'ancien officier de dragons, le héros des concours hippiques de Paris.

Le jeune homme avait couru plusieurs fois déjà à Auteuil ou au Vésinet. Il adorait cela... être emporté par un cheval rapide, franchir les obstacles, nager au vent, braver le danger et arriver dans un coup de fond, battant l'adversaire, autant

par son énergie et son audace que par la qualité de son cheval. Rapidement, Paul s'était fait un nom parmi les héros des courses de gentlemen... On recherchait le cheval monté par lui et on lui confiait son argent avec l'espoir de le voir fructifier. Rarement, le jeune cavalier avait trompé l'espoir de ses partisans.

Ce jour-là, à la Marche, la course allait être particulièrement intéressante. Le prix était élevé, 10,000 francs et un objet d'art. Les meilleurs chevaux de steeple-chase étaient engagés, et on devait y voir se mesurer les premiers gentlemen-riders; aussi l'affluence était-elle considérable. Bien avant l'heure fixée, les tribunes étaient bondées de toilettes élégantes, de chapeaux fleuris qui les faisaient ressembler à des parterres, et à chaque instant, les voitures, les mail-coaches, les chars à bancs, les tapissières, des véhicules de tous genres et de toutes formes déposaient sur la pelouse de nouveaux arrivants, au milieu de cliquetis de fouets, de cris, d'injures, de hennissements de chevaux, dans un désarroi, une confusion de jour de fête... Une journée superbe... Un soleil clair qui donnait aux verdure du gazon des transparences émeraude. Un ciel d'un azur lumineux. Le ruisseau scintillant de lumière ressemblait à un serpent écaillé de pierres et d'or

glissant entre les hautes herbes. Une gaieté partout. Les arbres, tout fleuris, secoués par une légère brise, agitaient dans l'air les parfums de leurs rameaux. De temps en temps des chevaux arrivaient emmitouffés de fanelle, les pattes entourées de bandelettes et étaient l'objet de la curiosité et de l'attention générales. Mais ils restaient indifférents, marchant de leur mètre pas déhanché et tranquille, à moins qu'un mouvement plus brusque de l'homme qui les conduisait, un cri poussé à leurs oreilles, ne les fit dresser brusquement la tête, s'arrêter les naseaux ouverts, l'œil vif... les jambes frémissantes et se cabrer dans un mouvement de colère ou de peur. Des bookmakers passaient, un calepin d'une main, un crayon de l'autre, criant la cote, pendant que les employés du pari-mutuel, indolents et désintéressés, disposaient dans leurs baraques en planches l'outillage dont ils allaient avoir besoin.

Puis l'heure sonna, augmentant l'animation, faisant se presser les retardataires, mettant la fièvre sur le champ de courses. La comtesse Olivier était arrivée depuis quelque temps déjà. Elle trônait aux premières places, audacieusement belle, vêtue d'une toilette d'un goût exquis, et il n'y avait pour